

# LE PROPAGATEUR

Vol. II.

JUIN 1905

No. 6.

Chronique mensuelle. — Ecriture sainte. — La vie religieuse. — Le Ruminai.

## CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : L'Encyclique *Acerbo nimis*. — L'ignorance du catéchisme. — Les remarques de François Vuillot. — Résumé de l'Encyclique. — La part des fidèles. — Ce qu'est la doctrine. — La séparation. — Conclusion de Paul Lerolle. — Souhaits ! — Le système républicain et la monarchie. — La confession par le téléphone. — Le *Bill* de l'Ouest. — Un mot cinglant. — L'incident Sbarretti. — Fières paroles de Mgr Bruchési. — L'hon. Gouin et l'instruction primaire. — Les noces d'or de Jésus-Marie. — Le *motto* de Mgr Racicot. — M. Cloutier, vicaire-général. — Nos défunts.

“C'est dans un temps cruel et difficile — écrit Notre Saint-Père, dans son encyclique du 15 avril, — que Dieu, par un secret dessein, a élevé Notre petiteesse à la fonction du suprême pasteur, chargé de gouverner tout le troupeau du Christ.”

Comme le Pape a raison ! Celui qui suit quelque peu le mouvement des tendances et des événements sent bien en effet que la mer gronde, que la vague se courrouce, et que les temps sont cruels et difficiles. Que de chrétiens de partout se tournent vers le pilote suprême et lui crient : “Maître, nous allons périr !”

Pie X — comme Jésus dans la barque de jadis — a entendu et il parle : c'est l'encyclique “*Acerbo minis ac difficili tempore*” qui tombe, solennelle et grave, étonnante même à beaucoup et réconfortante à tous, des lèvres de ce grand Pape, dont le premier mot, sur la chaire de Pierre, fut un appel à la restauration de toutes choses dans le Christ et par le Christ, “*omnia instaurare in Christo.*”

L'ignorance est la grande punition, chez l'homme, du péché d'orgueil. Il y a dans le monde beaucoup d'ignorants, et les ignorants ne sont pas, souvent, là où l'on pense.

Le Pape sait cette ignorance des classes dites instruites pour tout ce qui regarde l'intérêt de l'âme et de l'éternité. Il sait que parce qu'on ignore tant de choses importantes, on se laisse aller à beaucoup d'égarements.

Or, comment veut-il qu'on combatte l'ignorance? Par de grandes et hautes études raisonnées? Par des thèses savantes et des critiques subtiles? Par des conférences retentissantes et des sermons académiques?

Non! Sa Sainteté dit aux évêques et aux prêtres: enseignez le catéchisme et prêchez l'Evangile.

Ah! si nos hommes instruits savaient leur catéchisme et s'ils méditaient l'Evangile! C'est là qu'est la doctrine et partant la lumière pure et vraie! La lumière, l'Eglise n'en a pas peur.

"Que] victorieux démenti — écrit M. François Veillot (*Univers* du 30 avril). — aux détracteurs de la religion, qui ne cessent de l'accuser d'obscurantisme! Ces perfides ou ces sots s'en vont répétant que l'Eglise a peur de la lumière, que son principal moyen de règne est la nuit, qu'elle s'applique à fermer l'intelligence et les yeux de ses fidèles, afin de les mieux dominer, qu'elle n'ose plus même opposer sa doctrine aux découvertes de la science. A tous ces calomnieux, le Pape, une fois de plus, vient de répondre. Attaqué, il ne cherche point de secours extérieur; il ne fait appel, pour défendre l'Eglise, qu'à l'enseignement de l'Eglise elle-même. Ce qu'il redoute au-dessus de tous les autres périls, c'est le danger de l'ignorance; et ce qu'il demande avant tout pour la religion, c'est qu'elle soit mieux connue. La première liberté dont l'Eglise a besoin, c'est la liberté de répandre sa doctrine; elle aspire au grand jour, à la pleine lumière."

Pie X donc divise l'encyclique "*Acerbo minis*" en trois parties. Dans la première, il constate quel mal découle de l'ignorance de la doctrine chrétienne et il en expose les conséquences. Dans la seconde, il dit à qui incombe le devoir d'y porter le remède par l'enseignement de cette doctrine; c'est aux évêques et aux prêtres sous leur direction. Dans la troisième enfin, il donne ses ordres pour que la doctrine soit enseignée comme il le faut.

"Mais nous, fidèles," conclut M. Veillot, "il ne suffit pas que nous admettions ce grand geste... Avec un zèle égal à celui que mettent nos pasteurs à enseigner la parole de Dieu selon les intentions de Pie X, il faut nous appliquer à l'entendre. Nous en avons tous besoin. Combien d'entre nous se croient instruits de toutes les choses nécessaires, qui ont oublié les préceptes fondamentaux qu'on leur avait inculqués dans leur enfance! Combien se sentent inquiets, désemparés, devant les objections de la libre-pensée, qui trouveraient aussitôt la réfutation des sophismes les plus perfides, en se rappelant une simple petite phrase de leur catéchisme! La doctrine chrétienne imprégnée fortement dans l'esprit, c'est le canon sur la tourelle du navire; de quel que point de l'horizon que surgisse l'attaque, la tourelle pivote et le canon immédiatement braqué sur l'ennemi lui riposte. Oui, sachons, à la parole de Pie X, réapprendre le catéchisme oublié: "En vérité," a dit Notre-Seigneur, "quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera pas."

\* \* \*

La discussion sur la séparation des Eglises et de l'Etat se poursuit à la chambre française. On a voté le passage à la discussion des articles et lentement, mais sûrement, la loi s'élabore qui va déclarer officiellement que la France renie Dieu... et se brouille définitivement avec l'Eglise de Rome.

J'ai parlé trop de fois, ici même, de ce palpitant sujet pour m'y arrêter longtemps dans cette chronique.

De tous les longs et importants discours que les défenseurs du concordat... et de l'Eglise ont enregistrés pour l'histoire, à la marque de la tribune du palais Bourbon, j'ai retenu cette conclusion du discours de M. Paul Lerolle, un autre de Mun :

"Si pourtant vous ne faites pas un effort de libéralisme, si vous votez la loi telle qu'elle est proposée, et sans tenir aucun compte de nos observations, sans respecter, je le répète, la libre pratique de notre religion, c'est-à-dire notre religion dans son esprit, dans ses institutions et dans son histoire, avez-vous songé à quelles aventures vous courez et quelle épreuve vous vous préparez? Cette épreuve, je la crains pour mon pays bien plus que pour mon Eglise."

"Ne croyez pas qu'en pensant aux coups dont nous pouvons être frappés je veuille répondre aux menaces par des menaces. J'ai le dédain des énergies qui s'usent dans les mots violents; mais rappelez-vous qu'il y a quelque chose de plus grave que la sédition que la force réprime; c'est l'attitude calme, raisonnée, de braves gens, dociles par nature, obéissants par devoir, qui refusent d'obéir à une loi injuste parce que leur conscience ne leur donne pas le droit d'y obéir."

"Rappelez-vous qu'il y a quelque chose de plus périlleux pour un gouvernement que la violence dans la rue; c'est la désaffection qu'il crée autour de lui, c'est la blessure qu'il fait à l'âme et qui ne se cicatrise pas, c'est l'indignation qu'il jette dans les esprits et qui ne se calme pas."

Puissent en effet, par la grâce du Dieu qui faisait autrefois Israël vainqueur, l'indignation qui ne se calme pas, la blessure qui ne se cicatrise pas et la désaffection qui ne désarme pas amener enfin aux urnes électorales et à l'union entre eux ces malheureux catholiques de France, qui sont pourtant la *majorité* et qu'une *minorité* sectaire et haineuse, mais disciplinée et forte, mène à la ruine et au suicide national!

\* \* \*

Toutes ces vilénies qui s'accomplissent au pays que nous aimons toujours, malgré ses fautes, sous l'égide du vote et du gouvernement populaires, ne sont guère faites, il faut l'avouer, pour inspirer l'amour des institutions républicaines.

Je sais bien qu'il est inutile de songer à faire *machine en arrière* et à revenir aux temps des rois. Mais enfin, les rois avaient cela de bon que, quand ils le voulaient, ils pouvaient le bien! Mais aujourd'hui, l'orage des passions de la foule — toujours bêtes et aveugles — emporte tant de principes sociaux à la remise des *calendes grecques*, ou au *comité de législation*!

Deux rois, Edouard VII et Alphonse XIII, ont visité Paris et la France ce mois-ci. Voilà des gens au moins qui ont été formés pour le métier de rois. Je ne les crois pas infaillibles et encore moins impeccables, mais ils offrent toujours plus de garantie qu'un Combes, qu'un Rouvier ou qu'un Loubet.

Mais, dit-on, ils ne gouvernent plus, ils règnent, c'est tout, les rois de nos jours?

D'abord ils gouvernent toujours un peu, quoiqu'on en dise, et, peut-être ça vaudrait mieux, pour la France du moins, d'avoir encore des princes élevés par Bossuet ou Fénelon!

Qui sait du reste si quelque Corse, à l'œil noir et au nez d'aigle, ne pousse pas quelque part, qui *domptera* la IIIe République?

\* \* \*

En attendant, les inventions vont leur train et le progrès nous envahit. Comment insister pour revenir aux distances et aux distinctions sociales, quand, de toutes parts et de mille façons, les distances et les destinations s'abrègent.

Jusqu'à la théologie qui s'en ressent. Les principes ne changent pas, mais l'application se trouve aux prises avec des situations absolument nouvelles.

Par exemple, voici la confession par téléphone — qui aurait jamais pensé à cela, il y a dix ans? Eh! Bien, ouvrez *l'Ami du Clergé*, revue fort avisée, qu'un bref du Pape vient d'honorer spécialement, et, à la date du 10 mai, vous trouverez une consultation sur la confession par téléphone très intéressante qui pourrait bien modifier votre casuistique. Je cite ces seuls mots de la fin de l'article:

"Pour moi," disait récemment devant nous un théologien réputé, "toutes précautions prises, bien entendu, au point de vue du scandale et de la violation du secret sacramental, si je n'avais, *in extremis*, que ce moyen-là pour envoyer l'absolution à un moribond qui aurait, collé à l'oreille, le récepteur téléphonique à l'autre bout du fil, eh! bien, sans scrupule, et sous condition au moins, je l'emploierais. Je vois très bien pourquoi l'introduction normale du téléphone dans les confessions doit être prohibée; je ne vois pas du tout pourquoi une pareille confession serait essentiellement nulle; et alors, évidemment, ma conscience me ferait un devoir d'agir en conséquence d'après les principes de la théologie, en cas d'extrême nécessité."



\* \* \*

Au Canada, la discussion des affaires publiques ne laisse pas aussi d'être fort intéressante à Ottawa et à Québec.

Ces jours-ci, on est arrivé, dans la discussion des articles du fameux *Bill* des provinces qui vont naître dans l'Ouest, à la clause 16, la grosse question qui divise les opinions. M. Bourassa et ses amis vont-ils obtenir des amendements à l'amendement? Ce serait si facile, si les anglais qui ne sont pas fanatiques voulaient être justes.

"Be just, if you cannot be generous," leur a dit l'autre jour l'éloquent député de Labelle, et, l'histoire gardera cette cinglante apostrophe. Mais j'ai bien peur que le fanatisme orangiste ne paralyse plus d'un homme d'abord intéressé.

Ce qu'on a appelé *l'incident Sbarretti* est désormais un incident qui est clos. L'un des ministres du cabinet provincial de Manitoba, de passage à Ottawa, alla chez Mgr le délégué — On causa — Mgr Sbarretti donna à entendre que le gouvernement du Manitoba agirait sagement et dans son propre intérêt s'il accordait plus complète justice aux catholiques dans la question des écoles. Par exemple, les catholiques des Territoires qu'on veut unir à la Province de Manitoba feraient naturellement moins d'opposition.

Le ministre demanda au Délégué les *desiderata* des catholiques. Son Excellence les donna par écrit. On tabla là-dessus pour faire du capital politique. C'est incroyable ce que les journaux d'Ontario ont débité de sottises sur la prétendue ingérence de Mgr Sbarretti dans la conduite des affaires du Canada. Personne, parmi eux, n'a pensé à qualifier la conduite de cet *honorable gentleman* qui, sans scrupule, défigurait l'attitude du Délégué et livrait au public un entretien de caractère intime.

Des voix autorisées ont fait justice de tous ces procédés indignes de gens civilisés.

Au sacre de Mgr Racicot, Mgr l'archevêque Bruchési a prononcé à ce sujet à l'adresse de Son Excellence le Délégué Apostolique ces fières et énergiques paroles :

"Oui, Excellence, pendant que vous accomplissiez si dignement votre devoir et que vous serviez une grande cause, on vous a trahi, on vous a répondu par l'injure et la calomnie. Eh bien! il n'est pas inutile qu'on le sache: ceux qui vous ont injurié et calomnié, nous ont injuriés et calomniés en même temps, nous évêques du Canada tout entier, nous prêtres et milliers de catholiques répandus dans tout le pays..."

“ Cette protestation, je vous l'offre, Excellence, comme un témoignage d'estime et de respectueuse confiance; comme une consolation dans les souffrances que vous avez du endurer, en voyant votre rôle si mal compris et vos intentions si injustement appréciées.”

\* \* \*

L'Honorable Premier ministre de la Province, M. Lomer Gouin, a, plusieurs fois déjà, manifesté son intention bien arrêtée d'aider à l'œuvre vitale pour la nationalité de l'enseignement et surtout de l'enseignement primaire.

Dans un discours, d'ailleurs superbe, prononcé à la chambre, le 20 mai, il a proposé — ce qui a été voté — d'accorder \$50,000 de plus pour cette année, aux écoles élémentaires de la Province. Il a terminé sa forte harangue par cette péroraison éloquente :

“Autour de la jeunesse qui étudie, autour des maîtres qui enseignent, il faut l'encouragement d'une opinion bienveillante. Or, s'il n'est rien de contagieux comme la force de l'exemple, rien n'est plus encourageant que sentir le regard de la foule. Et je ne saurais vous le démontrer de façon plus frappante, qu'en citant ces lignes éloquents d'un orateur français que je lisais dernièrement: “Le régiment a fait une longue route, et les soldats tirent un “peu le pied. Mais voici les premières maisons d'une ville, voire d'un village, “et le bruit du clairon a fait ouvrir les fenêtres où se pressent les bonnes “gens. Aussitôt la fatigue s'oublie, les rangs s'alignent, les tailles se redressent, le bruit régulier d'un seul pas frappe le sol, et le régiment passe dans “l'allure fière et coquette du départ.”

Faisons que sur les progrès de notre jeunesse, les fenêtres du village soient ouvertes et que, pour l'encourager et l'applaudir, s'y pressent toujours les braves gens.

\* \* \*

Les religieuses de Jésus-Marie doivent célébrer le 27 juin prochain, à St Joseph de Lévis, le cinquantenaire de leur arrivée en Amérique et de la fondation de leur couvent. Ce seront, sans doute, de belles fêtes d'or, dont le rayonnement apportera de la joie à plus d'un cœur.

\* \* \*

Mgr Racicot, sacré évêque de Pogle, à Montréal, le 3 mai, a pris pour devise ces mots qui lui vont si bien: Caritas Christi, la charité du Christ.

\* \* \*

Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, a nommé M. l'abbé G. Cloutier vicaire-général, en remplacement de feu Mgr Ritchot.

\* \* \*

Un évêque et neuf prêtres sont morts, au cours du mois. Quelques-uns étaient connus du Canada tout entier :

Mgr Alexander MacDonell, évêque d'Alexandria, mort à 72 ans.

Le R. P. Marie Joseph Royer, des Pères Oblats, mort à Ottawa, à 82 ans.

M. l'abbé Siméon Rouleau, du Séminaire de Ste Thérèse, qui fut sûrement l'une des plus fines plumes du monde clérical et un prédicateur fort éloquent. Il est mort à Ste Thérèse, à 57 ans.

M. l'abbé Majorique Marchand, V. F. curé de Gentilly, mort dans sa quarante-troisième année de sacerdoce.

M. l'abbé J. S. Ethier, curé de Glens Falls, E. U., un contemporain de M. Rouleau à Ste Thérèse.

M. l'abbé F. X. Delâge, ancien curé de Chambord, mort à Québec, dans sa quarante-deuxième année de prêtrise.

M. l'abbé Fortunat Pelletier, curé de Broughton (Beauce), mort dans sa paroisse, à 58 ans.

M. l'abbé Sirois, curé de Port Daniel, mort dans sa vingt-unième année de prêtrise.

M. l'abbé McGrath, ancien vicaire de St Patrice, mort à Tignish I. P. E., relativement jeune.

Et enfin le tout jeune abbé Bourdeau (Mazenod), mort dans sa troisième année de sacerdoce, à St Isidore de Laprairie.

Souvenons-nous devant Dieu des captifs de la mort :

*Mementote victorum !*

L'abbé ELIE J. AUCLAIR.



## La Lecture de l'Écriture Sainte

(suite)

Il ne nous suffit pas de lire l'Écriture sainte, il faut l'étudier. Et il n'est que juste de mettre cette étude au premier rang parmi toutes les autres (1).

Il y a pour nous, dans l'étude de l'Écriture sainte, une haute convenance à remplir, un devoir nécessaire à accomplir, et un trésor précieux à recueillir. Ces considérations sont de nature à suggérer à chacun le temps qu'il doit consacrer à cette étude et les règles qu'il doit y suivre.

### 1. — Une convenance à remplir.

Il serait pour nous souverainement inconvenant de délaisser l'étude de l'Écriture sainte, la première entre toutes nos études par la dignité de son objet.

Qu'est-ce que l'Écriture sainte ?

*C'est une œuvre divine.* — Dieu en est véritablement l'auteur. Dieu a composé l'ancien et le nouveau Testament comme il a créé le monde. *Posuit prodigia super terram.* (Ps. 45, 9.) — J'ai entre les mains une œuvre divine plus belle que la création entière, et je n'en ouvrirais et n'en parcourrais les pages que rarement, furtivement, superficiellement ? Quelle inconvenance !

*Ce sont des lettres divines.* — Véritables lettres du Père à ses enfants, du Roi à ses sujets. — Dieu nous écrit. Il a adapté à ses préoccupations d'amour et de miséricorde, des intelligences et des mains humaines. Il pensait à moi quand il dictait à Moïse les annales de son peuple, quand il guidait le stylet d'Isaïe, de saint Mathieu, ou de saint Paul. Il a dit à ses hagiographes : *Scribantur hæc in generatione altera* (Ps. 101, 19.) — Prenez la plume pour ceux qui viendront ; je songe à eux, je me préoccupe d'eux. Il faut qu'ils entendent un écho de ma voix ; il faut qu'ils possèdent un écrit de ma main. — Dieu a pris ainsi l'initiative à mon égard, il m'a fait des avances si honorables, et je ne lirais et n'étudierais point ces écrits, ces lettres de mon Dieu, avec une sainte ardeur ! Je regretterais le temps que mon règlement assigne à cette

1. Voir l'ouvrage de Mgr Plantier, *Règles de la vie sacerdotale.*

lecture et à cette étude, ou je ne m'y mettrais qu'avec dégoût? Quelle inconvenance!

*Ce sont des confidences divines.*— Non pas une lettre ordinaire ou officielle, mais une lettre d'ami. Une initiation à l'intimité. — A ses amis intimes on révèle ses secrets. *Vos dixi amicos, quia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis.* (Jo. 15, 15.) — Dieu a des secrets, et pour nous en révéler quelques-uns, il a dicté l'Écriture sainte. Ce qui se passait à la table du Cénacle se refait pour nous dans l'étude des pages sacrées. Il nous fallait savoir quelque chose d'intime de la bonté de Dieu, de sa sagesse, de sa providence, et Dieu lui-même a composé pour nous un Recueil d'intimes révélations: il nous a donné l'Écriture sainte. Sans doute, il ne nous a pas tout dit, mais ce qu'il nous a dit, ce dont il a rempli les pages qu'il nous donne à étudier, forme déjà un admirable prélude de ce qui nous reste à apprendre.

C'est ainsi que Dieu a agi. Et ma Bible, mon Évangile, mon Écriture sainte, ne serait qu'un livre dédaigné ou délaissé dans ma bibliothèque, confondu au milieu ou au-dessous d'ouvrages profanes de toute sorte, couvert de poussière et d'oubli! Quelle indécatesse! Quelle inconvenance!

## 2. — Un devoir à accomplir.

L'Écriture sainte est entre nos mains, mais nous n'en sommes pas seulement les dépositaires. Nous en sommes les dispensateurs et les interprètes. À ce titre de graves devoirs nous incombent.

Comme prêtre, en effet, j'ai à transmettre et à expliquer aux fidèles ces révélations intimes. Ces écrits sacrés sont dans ma vie, le bien de plusieurs, une richesse à l'usage de beaucoup. Ils forment un dépôt sacré que Dieu a mis pour d'autres, dans mon âme, comme dans un tabernacle. Ils sont là pour les fidèles, et j'ai à les distribuer par la parole.

Mais si ce tabernacle est vide, si ma parole ne dit rien des saintes Lettres, si mes enseignements et mes avis de direction ne sont pas remplis de cette sève divine, je prive le fidèle d'un droit sacré, je l'empêche d'entrer en possession d'un bien qui est à lui; je manque à mon devoir.

Il est à désirer que tout notre enseignement pastoral, en chaire, au catéchisme, au confessionnal, au chevet des malades, soit l'expression de ce que nous avons lu et étudié là, dans ces saints Livres, et que pour nous se réalise la parole que Notre-Seigneur disait de lui: *Sicut docuit me Pater hæc loquor.* (Jo., 8. 28.)



Tel est l'ordre à tenir. Et si je ne garde cet ordre, je me déshonore devant Dieu et devant le peuple chrétien.

Un magistrat se reprocherait comme une indignité de ne pas voir et revoir souvent le Code, de ne pas s'en nourrir et s'en pénétrer, de ne pas travailler à le posséder avec plénitude et de manière à pouvoir répondre avec autant de promptitude que d'assurance aux différentes consultations qui lui seront adressées. Qu'un homme d'armes néglige d'étudier les ouvrages stratégiques, on dira que c'est non seulement une inconvenance, mais une faute, et l'on aura raison. Tel est l'ordre pour chacun que, du moment où certains livres contiennent la base et la science d'une profession importante et publique, on doit s'en occuper, non seulement avec sérieux mais avec une exactitude obstinée. Nous ne saurions échapper à cette loi.

C'est pourquoi, comme interprètes officiels de l'Écriture, nous devons en être les lecteurs saintement passionnés. Elle est le code de notre magistrature et le manuel de notre milice. Il est juste, par là même, que nous en fassions l'aliment préféré de notre esprit et l'objet favori de nos travaux, de nos réflexions et de nos veilles.

En aucune matière la paresse n'est excusable, en celle-ci elle est particulièrement répréhensible et déshonorante.

### 3. — Un trésor à recueillir.

*Trésor de piété.* — La piété sacerdotale doit être une piété exquise, qui s'occupe de Dieu avec plus de délicatesse et se manifeste par des hommages du plus haut prix. Il faut à une piété de ce degré un aliment spécial, qui contienne et livre en plus grande abondance la doctrine et l'onction suave du Saint-Esprit. Cet aliment, c'est l'Écriture sainte.

Tout ce qu'il faut pour donner à notre piété cette élévation, cette délicatesse, cette générosité, est dans l'Écriture sainte.

C'est là que nous trouvons ces paroles fécondes qu'il faut à notre esprit pour dissiper ses doutes, pour achever de le convaincre ; ce langage spécial capable, par son onction et ses suavités, de nous ravir à nos répugnances et de nous décider à tous les efforts.

Si le feu de l'amour divin s'est rallumé dans nos cœurs, où trouverons-nous, mieux que dans la Sainte Écriture, les formules pour l'exprimer ? Où les chants d'action de grâces, où les vrais accents du repentir, de l'humilité, de la prière ? Ah ! si nous savions,

par une étude suivie, savourer la sève inépuisable des paroles sacrées et les presser jusqu'à en faire jaillir tous les flots de vie qu'elles contiennent, comme nous serions pieux !

Nous disons tous les jours : *Ignitum eloquium tuum vehementer, et servus tuus dilexit illud.* (Ps. 118, 140.) — Ces paroles, hélas ! ne sont-elles pas un mensonge sur nos lèvres ? Peut-être n'aimons-nous pas les textes sacrés ; peut-être notre cœur ne s'échauffe-t-il nullement à son contact. D'où cela vient-il, sinon de ce que nous n'avons pas le courage de consacrer un temps habituel et réglementaire à l'étude des saintes lettres, et que, ne faisant rien pour les comprendre et les goûter, notre cœur reste sans attrait et sans flamme ?

Si la vue de bons exemples est nécessaire pour forcer notre volonté aux décisions viriles, où trouverons-nous des exemples plus puissants que ceux dont l'Écriture sainte nous fait le récit ? N'est-ce pas là que la justice surnaturelle se montre dans une plénitude de vérité et un tel attrait de vertu, qu'il est presque impossible de ne pas se passionner pour elle ?

Hélas ! ces exemples, nous les récitons dans nos prédications, nous les racontons dans nos catéchismes ; — un prêtre ne peut ignorer l'histoire sainte ; — mais éprouvons-nous la vertu merveilleuse qu'ils possèdent pour convertir et pour sanctifier ? Non peut-être. Et pourquoi, sinon parce que nous n'avons de ces saints récits qu'une connaissance banale, toute de superficie, sans profondeur, sans véritable culture d'étude et de méditation ? Nous n'avons pas pris le temps de nous assimiler la chasteté de Joseph, la force de Josué, la confiance de Tobie, la résignation de Job, etc. C'est pour cela que nous demeurons si faibles, si hésitants, si lâches.

*Trésor de consolation.* — Dans les épreuves, partage inséparable de toute vie militante, où chercher la consolation et les encouragements sinon dans les révélations de l'Écriture sainte ?

*Consolation de foi.* — Une épreuve est toujours une visite que Dieu nous fait, dissimulé sous des apparences étrangères, et la consolation vraie dans l'épreuve sera pour nous de découvrir ce Dieu de toute bonté et de sagesse, sous toutes les apparences qu'il lui a plu de revêtir.

Où donc trouver le flambeau toujours allumé qui me révélera Dieu sous toutes les apparences ; dans cette humiliation que l'on m'inflige, dans ces insuccès qui me désolent, dans ces résistances injustes que l'on m'oppose, dans ces ingratitude dont on m'a breuve ? Où ? dans la sainte Écriture.

Combien de fois Notre-Seigneur ne dit-il pas aux Juifs, aux disciples, à tous ceux qu'une obscurité semble affliger ou déconcerter: *Nonne scriptum est in lege vestra?* (Jo. 10, 34.) — Si dans ce que je souffre s'exécute une pensée divine, un plan divin, un écrit divin, ma vraie consolation ne sera-t-elle pas de le savoir et de comprendre de mieux en mieux cette action providentielle qui s'exerce sur moi?

N'est-ce point le sens de la leçon que Notre-Seigneur donne aux disciples d'Emmaüs? Il les rencontre attristés, découragés, et il leur signale la grande cause de leur découragement dans l'oubli ou l'ignorance de la Sainte Ecriture. Et il leur fait une leçon d'Ecriture sainte durant laquelle leur cœur se réchauffe, leur foi se réveille et la joie réapparaît.

Heureux réveil dont je bénéficierai à mon tour, quand je le voudrai.

Consolation d'espérance. — Saint Paul nous le dit d'une façon touchante. *Quæcumque scripta sunt ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam et consolationem Scripturarum. spem habeamus.* (Rom., 15, 4.) — N'est-ce point dans ces saintes pages qu'est racontée l'histoire de mon avenir? N'est-ce point là que je découvre l'issue de toutes les misères, le relèvement de toutes les déchéances, la résurrection de tous les morts, le salut de tous les périls? La Sainte Ecriture me révèle cela à chaque page, et voilà pourquoi elle me donnera la vaillance nécessaire pour toutes les luttes. Elle sera pour moi ce qu'elle fut pour les Macchabées. Après s'être vus dépouillés de tous leurs biens, au lendemain d'horribles cruautés, privés de leur invincible chef, exposés chaque jour aux trahisons des faux frères ou aux embûches de leurs ennemis, ces héros proclament qu'ils n'ont besoin d'aucune autre consolation que la Sainte Ecriture. — *Nos cum nullo indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* (I. Macch. 12, 9.)

Quand donc pourrai-je rendre de la Sainte Ecriture le même témoignage? Quand me sera-t-il donné de faire une si douce expérience?

*Trésor de progrès intellectuel et oratoire.* — L'Ecriture sainte nous aidera singulièrement à prendre notre essor. Faisons de la Sainte Ecriture notre richesse intellectuelle, donnons-la pour foyer à notre talent, et nous nous développerons à merveille.

Il faut élever notre esprit. Où donc s'élèvera-t-il plus haut que dans l'Ecriture sainte? Elévation des pensées, ampleur du coup d'œil, immensité des horizons ouverts, voilà le fait habituel

de l'Écriture sainte. Il n'est pas pour l'esprit humain d'observatoire plus élevé et d'où sa pensée puisse plonger de plus haut et atteindre plus loin. L'inspiration divine a placé les saintes Écritures sur ces sommets. Heureux qui les visitera et s'y arrêtera quelque temps chaque jour!

Il faut cultiver notre imagination. L'imagination, faculté secondaire il est vrai, mais auxiliaire des plus précieux pour le développement et les conquêtes oratoires. Et qui dira l'opulence de la sainte Écriture à ce point de vue? Tableaux, descriptions, paraboles, types, physionomies, traits, etc, tout ce qui attache, tout ce qui plaît, tout ce qui ravit, tout ce qui émeut est là, y vit, y agit, y parle, avec une vérité et une richesse de détails que nous ne trouvons nulle part.

Il faut apprendre à composer. Art difficile, et que l'étude approfondie de l'Écriture sainte nous donnera de posséder en maîtres. Où est la littérature qui ressemble à la littérature de nos saints Livres? Est-il un livre où l'on trouve plus de surprises? surprises de l'image, surprises de l'expression, surprises du trait. Tout y est beau et d'une beauté toujours à part. Et en face de ce genre de beauté littéraire on contracte un genre de composition oratoire à part aussi, plein de vie et de relief, le vrai genre pour plaire et pour conquérir.

A quoi bon insister davantage? Sera-ce donc trop de consacrer chaque jour une heure à une étude qui renferme tant d'éléments de progrès, en même temps que tant de satisfactions personnelles?

*(Documents de ministère pastoral.)*



## La Vie Religieuse

*(suite)*

Au couvent, je prétends que la personne humaine trouve satisfaction à tous ses soins, à toutes ses aspirations. En effet, la famille religieuse, la vie de communauté, sans être d'institution divine primitive comme la famille naturelle et la vie du foyer,

procède tellement des "conseils" sinon des "préceptes" évangéliques qu'elle peut, qu'elle doit aussi être considérée comme institution providentielle. L'Eglise, qui représente Dieu sur la terre, l'a si souvent, si hautement approuvée, que dans la société chrétienne elle est fondamentale, presque comme la famille est fondamentale dans la société naturelle. Or, tout ce qui est d'institution divine est admirablement équilibré, admirablement harmonique. La famille complète, non la famille restreinte, mutilée, résultat de l'égoïsme contemporain, répond à tous les besoins du cœur éprouvés aux diverses époques de la vie; toutes choses y sont harmonisées, y viennent en leur temps. L'homme n'est qu'un moment et n'a qu'un moment, cependant il aspire à durer, il souhaite la continuité; la famille répond à cette aspiration: par elle, il se rattache au passé et saisit l'avenir; lorsque la vieillesse apparaît avec ses douloureuses impressions, les petits-enfants arrivent, gage de perpétuité, avec leur gaieté, leur charme. On est consolé en sentant qu'à défaut de soi, quelque chose de soi persistera dans l'avenir; on est entouré par les petits-enfants au moment où les enfants, absorbés par "le plein de la vie," se trouvent absents du foyer. Mais l'égoïsme humain rompt les harmonies providentielles, trop souvent il contraint les vieillards à finir leur vie dans un foyer moralement sinon matériellement froid et désert.

Dans la vie religieuse, l'harmonie préétablie ne peut être rompue par l'égoïsme individuel. Puis, la communauté ne passe pas, elle demeure la même; elle se renouvelle, mais insensiblement et sans qu'on y ait jamais cette impression si pénible de l'effritement de ce qu'on aime et qu'on aspire à garder intact: ce qu'on a connu lorsqu'on était jeune, lorsqu'on était heureux. Enfin, la religieuse éprouve un profond sentiment de paix, de sécurité morale et matérielle en face de la maladie, de la vieillesse et de la mort.

Oui, je l'ai dit, c'est une erreur de penser que la vie religieuse est philosophiquement anormale, en désaccord avec les besoins du cœur et de l'esprit; qu'elle est une torture constante pour la nature humaine, une contradiction de chaque instant aux goûts, aux désirs, aux inclinations, et que pour pouvoir soutenir cette lutte il faut que Dieu intervienne à tout moment afin de donner *surnaturellement* à ses privilégiés la force de supporter une vie contre nature.

Sans doute, Dieu intervient, il soutient par sa grâce, grâce qui est donnée à toute créature humaine et dans toute condition



de vie chrétienne; mais l'ordre surnaturel complète, perfectionne l'ordre naturel, il s'y superpose et ne s'y oppose pas (1).

C'est une existence très rationnelle qu'on mène au couvent; seule, une vue bien rapide et bien banale des choses peut faire penser le contraire. Cette existence est très en rapport avec les vrais besoins de l'honneur; ce qui en est écarté, ce sont les inutilités, ce sont les fantaisies; on dit qu'elle contrarie la nature, mais il faut prendre le mot "nature" dans l'acception des instincts fantasques, irraisonnés; elle ne contrarie en rien le *bon sens*, la véritable loi de la nature; aussi le bien-être moral et physique accompagne cette vie.

La pratique de la vertu ne consiste pas à poursuivre des choses extraordinaires et contre nature. L'esprit de renoncement à soi-même, base de toute vie mystique, de toute vie de communauté est si peu opposé au bonheur naturel que ceux qui ne croient qu'à la vie terrestre, enseignent que, pour être heureux, il faut faire son devoir, lequel exige souvent qu'on sacrifie ses inclinations, ses goûts, ses intérêts personnels aux intérêts de la race, des générations futures de l'humanité. Qu'est-ce donc que tout cela, sinon le renoncement? Et ce témoignage des adversaires de toute idée religieuse n'est-il pas probant en faveur de ma thèse?

A propos du renoncement, de la mortification pratiqués avec intensité par les Hindous, depuis des milliers d'années, Schopenhauer observe que cela tient évidemment à un besoin qui existe au fond même de l'humanité:

De même que nous avons vu le méchant, par l'obstination de sa volonté, endurer une souffrance intérieure, continuellement cuisante, ou bien, lorsque tous les objets du vouloir sont épuisés, apaiser la soif furieuse de son égoïsme dans le spectacle des peines d'autrui; de même l'homme qui est arrivé à la négation du vouloir-vivre, si misérable, si triste, si pleine de renoncements que paraisse sa condition, l'envisage du dehors, de même cet homme est rempli d'une joie et d'une paix célestes (2).

(1) On se méprendrait absolument sur ma pensée, si, de ce qui précède et de ce qui suit, on concluait que je ne fais pas assez grande la part qu'il faut attribuer à la grâce divine dans l'œuvre de l'amendement de soi-même, amendement nécessaire pour vivre "pleinement et supérieurement." Certes, cette grâce est indispensable, mais je prétends que de ce travail, de cet effort intime, l'on est récompensé non seulement par des biens surnaturels — ce qui serait déjà très suffisant —, mais encore par des biens naturels. Je veux dire et je cherche à montrer par un peu d'analyse psychologique que l'obéissance aux conseils évangéliques ne procure pas seulement "dans le siècle à venir, la vie éternelle", mais encore "dès ce monde, beaucoup davantage" de ce qu'on a laissé.

(2) SCHOPENHAUER, *Le monde comme volonté et comme représentation*, t. 1.

Le besoin de sacrifice, de dévouement est donc bien dans la nature humaine, elle a des tendances égoïstes, mais, lorsqu'elle sait en triompher, elle en est immédiatement récompensée par la satisfaction de la conscience qui est naturelle chez l'homme raisonnable.

On est, par conséquent, d'accord pour dire : le bonheur ne se trouve que dans le sentiment du devoir accompli ; mais dans ce qu'on appelle la vie du monde, à chaque instant, on est tenté de laisser le devoir pour le plaisir, pour la satisfaction du moment présent qui sollicite notre faiblesse ; on cède donc... et bientôt le dégoût, la satiété arrivent. Tandis qu'au couvent, la même tentation peut bien se présenter, quoique plus rare ; seulement, pour y résister, on est aidé par la règle, par les ordres reçus des supérieurs, règle, ordres qui, un instant, peuvent sembler durs, mais sont un efficace préservatif.

En outre de ce bien-être de conscience, les joies naturelles du cœur sont, au couvent, plus durables, plus résistantes qu'ailleurs : la satisfaction complète est presque toujours suivie de désenchantement, alors que la privation entretient le désir grand colorateur de l'existence.

Que les fondateurs d'ordres l'aient voulu ou non, les mortifications prescrites par leurs " saintes institutions " sont, en même temps que des pratiques de pénitence, un précieux antidote du désenchantement de la vie : excellente mesure d'hygiène psychologique. Il en résulte qu'en observant la règle, les religieuses trouvent le bonheur surnaturel et le bonheur naturel " par surcroît ; " elles n'en connaissent pas la raison philosophique, mais elles en éprouvent le bienfait : c'est tout ce qu'il faut.

Certes, tout ce calcul est bien loin de leur esprit. Il n'en est pas moins vrai qu'être souvent obligé de garder le silence fait trouver savoureux le moindre entretien, de même que la frugalité habituelle fait trouver succulente la moindre douceur dans les aliments. L'interdiction des amitiés particulières, des conversations en tête à tête, hors des lieux et des temps de récréations, conserve intact le charme des causeries ; ne pouvant pas aller jusqu'au fond des esprits et des cœurs, il est possible de garder foi et espoir dans leur profondeur. Car, n'est-ce pas une vanité de penser qu'on pourra toujours intéresser la même personne ou être intéressé par elle?... Une pile électrique n'est pas plus vite épuisée que nous ne le sommes ; et bientôt le petit stock d'idées, de sentiments intéressants à communiquer a disparu.

Pour l'homme, pauvre être borné dans sa puissance, illimité

CHANT NATIONAL CANADIEN

“ Chantons le Peuple Canadien ”

CHANT

Chantons le peu - ple ca - na - dien, Tou-jours loy-

PIANO

al, toujours chré - tien. Chan - tons le peu - ple ca - na -

dien, Tou-jours loy - al, toujours chré - tien..... Le

cœur plein d'es - pé - ran - ce Il gar - de la... vail-

lan - ce De ses no - bles aï - eux..... Aux

fas - tes glo - ri - eux. Ah!..... *f* Chœur. Bel - le pa-

rall. molto

tri - e Ter-re, ché - ri - e, Mon cœur s'é - cri - e: A toi tou-

avec énergie.

jours !.....

Où, à toi tou - jours, Sans re-

tours,

Sans re - tours.....



2<sup>e</sup> COUPLET.

Chantons le peuple canadien, } *Bis.*  
De ses droits fidèle gardien.  
Aux combats de la vie,  
Quand le ciel le convie,  
Il court avec ardeur,  
Sans souci du labeur. Ah! (*Au refrain*).

3<sup>e</sup> COUPLET.

Chantons le peuple canadien, } *Bis.*  
De l'autel dévoué soutien.  
Il respecte l'Eglise  
Et garde pour devise:  
"Fidèle dans la foi,  
A Dieu comme à mon Roi." Ah! (*Au refrain*).

4<sup>e</sup> COUPLET.

Chantons le peuple canadien, } *Bis.*  
Humble et modeste en son maintien.  
Il sait dresser la tête,  
Au fort de la tempête,  
Attendre sans faiblir  
Les luttes d'avenir. Ah! (*Au refrain*).

5<sup>e</sup> COUPLET.

Chantons le drapeau canadien, } *Bis.*  
Signe sacré du citoyen;  
Près de lui qu'il se range,  
Pour former la phalange,  
Semblable au bataillon  
Vainqueur à Carillon. Ah! (*Au refrain*).

6<sup>e</sup> COUPLET.

Chantons le drapeau canadien, } *Bis.*  
Noble étendard; gardons-le bien.  
Que dans nos jours de fête,  
Il marche à notre tête,  
Et disons tous en chœur:  
Amour au Sacré-Cœur. Ah! (*Au refrain*).

dans ses aspirations, le bonheur, comme la force, est caché dans la réserve, dans la modération, dans la sobriété en tout. Il est si douloureux de sentir qu'on est arrivé à l'épuisement de sa puissance... dans l'ordre sentimental: puissance de jouir de ce qu'on aime, puissance d'aider, de consoler... dans l'ordre intellectuel; puissance de saisir, de s'assimiler de nouvelles idées, de nouvelles connaissances, puissance de produire le Beau dans l'art.

Oui, dans la vie comme dans l'art, il ne faut jamais arriver au terme de sa puissance; car nous avons horreur de *l'épuisé*, bien qu'instinctivement nous soyons toujours tentés de demander qu'on aille jusqu'à l'épuisement.

Il faut donc se limiter, afin de ne pas donner l'impression navrante que "c'est fini," qu'on ne pourra plus retrouver, ressaisir ce qui vient de passer...

Il faut savoir s'arrêter à temps... Mais hélas! n'advient-il pas souvent que notre défaillante volonté succombe au vertigineux attrait de l'inconnu? Et une règle tangible, incarnée à côté de nous, est nécessaire pour nous faire demeurer dans la limite. Cela est indispensable, car nous avons en nous si peu de joies, de lumières, de consolations à donner que nous ne conservons du prestige, c'est-à-dire de la force, que tant qu'on croit trouver en nous ce qui, hélas! n'y est pas ou n'y est que bien peu.

Une des choses les plus douloureusement amères de l'existence, n'est-ce pas de constater que rien de ce qui est humain ne dure, ne persiste, qu'à vrai dire, il n'y a que des moments; de suivre, en soi et dans les autres, la décrépitude, la dissolution des sentiments?... La décomposition physique est atroce à considérer, mais la désagrégation des sentiments n'est-elle pas plus navrante encore?... Dans la première, ce sont seulement les appuis de notre personnalité qui se désagrègent; dans la seconde, c'est cette personnalité même qui se dissout, qui se décompose. A vingt ans, il faut faire effort pour ne pas trop aimer les créatures, tant certaines d'entre elles nous semblent avoir de charmes, de promesses; plus tard, hélas! il faut, parfois, faire effort pour atteindre seulement le degré d'attachement qu'on leur doit, tant on voit en elles de banalités, de lacunes... Se souvient-on des admirables pages où le Père Gratry exprime d'une manière si pénétrante la tristesse qui s'empare du cœur humain à l'automne de la vie, lorsqu'il sent ses espoirs, ses attentes déçus:

Oh! oui, je sens venir l'indifférence! Je comprends déjà par moi-même la cruelle insensibilité, l'égoïsme absolu reproché à tant de vieillards. Dans ma

jeunesse, à la seule vue d'un inconnu survenant dans ma vie, mon cœur battait; je regardais et j'espérais: j'espérais découvrir un trésor dans cet homme. Aujourd'hui, je ne regarde plus: je vois tous les hommes comme des ombres. Ne sais-je donc pas, par une assez longue expérience, qu'on ne peut rien attendre d'aucun homme? Je connais la limite des cœurs et des esprits. Que ferais-je d'un nouveau venu? Est-ce qu'il y a dans quelque homme quelque suite? Est-ce que ceux qui m'ont aimé se souviennent aujourd'hui de moi? Bien des fois je me suis cru enfin vraiment reçu dans une autre âme, vraiment aimé! Qu'en reste-t-il? Je n'ai plus rien d'aimable et ne suis plus aimant. En avançant encore un peu, je comprends que je serai seul, nul n'espérant plus rien de moi, et moi n'espérant plus rien d'aucun homme. Oui, je le sais, presque toujours on vieillit et on meurt seul (1).

\* \* \*

Une grande cause de malaise vient de ce que pour l'homme la vie est, en définitive, moyen et non but. La mort n'est pas la destruction de l'existence humaine; elle est, comme le dit le modeste et si profond petit catéchisme, "un passage." Ce passage fait partie intégrante d'un grand ensemble dans lequel la vie terrestre n'est que préface, préparation, l'éternité en étant la conclusion, le but.

En vérité, on ose à peine rappeler ces choses, tant elles semblent banales, mais elles n'ont de la banalité qu'un semblant. Assurément, tout cela, nous l'avons appris par cœur avant la première Communion, mais est-il bien certain qu'en même temps que les mots se gravaient dans notre mémoire, les notions capitales qu'ils expriment s'incorporaient assez à notre pensée pour pouvoir diriger pratiquement nos idées, nos sentiments? Je ne le crois pas. La partie matérielle de notre double nature tend toujours à prendre la vie comme but, d'où malaise et tristesse, parce que nous sentons constamment qu'elle glisse, nous échappe sans retour ou arrêté possible, et que chaque heure nous dépasse...

Seule, l'idée de l'éternité, la pensée de la mort regardée en face est un remède. Or, dans le monde, on redoute, on fuit cette pensée, on l'écarte le plus possible de son chemin. On tâche d'oublier la mort, on évite d'en parler, ou, si l'on s'occupe d'elle, c'est comme on le ferait d'une puissance malfaisante qu'on espère assoupir en lui rendant de grands hommages lorsqu'elle apparaît auprès de nous...

Presque toute la nature humaine est endormie, a dit Bossuet. L'homme dort et rêve qu'il vit. Le fils de la terre dort, sous l'enveloppe des sensations,

(1) GRATRY, *De la connaissance de l'âme*, t. II.

cc  
n'  
or  
vi  
l'a  
lai  
sta  
  
de  
bit  
(  
sor  
fai  
est  
cor  
vie  
lais  
fon  
I  
yeu  
ens  
H  
Hei  
qu'  
pea  
une  
H  
méc  
capi  
emp  
plen  
de v  
à ta  
Ce  
face  
M.  
néan  
dése  
désol  
mort  
ne se  
d'apl  
Ce  
c'est  
Si,  
vie, e  
Ma  
Cet  
versé  
Oui  
C'es  
mourr  
mort  
au del  
le jouy  
vieille

comme l'enfant dans le sein de sa mère; il ne se doute pas du réveil, et il n'attend point la naissance. L'âme regarde, mais, pour elle, ce monde est opaque, et non pas transparent jusqu'à Dieu. Sa vue se borne à l'horizon visible, au disque de la terre palpable. Il croit que tout le reste est vide, que l'atmosphère n'est rien, que les étoiles sont une poussière, et le soleil une lampe! Il ne sait pas que la terre tourne et passe; il la croit immobile et stable pour toujours.

Il faut donc, sur cette base solide, dit le fils de la terre, se construire une demeure inébranlable. Il faut vivre et régner sur cette terre, et jouir de ses biens.

Ce a dit, son âme est vendue: elle est esclave sous le joug de ce monde et de son antique tradition: les richesses, les plaisirs, les honneurs, tels qu'ils sont faits, et les moyens d'y parvenir, tels qu'ils sont en usage, c'est à quoi l'âme est livrée tout entière, de tout son cœur et de toutes ses forces. Alors le vieux cortège des satellites du monde s'empare de l'âme: l'ambition, l'avarice, l'envie, l'orgueil, la haine, la crainte, l'espérance, la colère et le désespoir ne lui laissent plus aucun repos. Ces violentes passions la déchirent, pendant qu'au fond la putréfaction douce des voluptés la mine et la dissout.

Les âmes, par milliers et milliers, ne sont-elles pas ainsi dévorées sous nos yeux! N'est-ce pas là la voie commune, et la voie fatale qui les porte, bien ensevelies, dans le sommeil, jusqu'à la mort!

Heureuse l'âme qui, à l'entrée de la vie, prévoit cette histoire et ce terme! Heureuses les âmes vivaces et les esprits lucides qui regardent la route jusqu'au bout! Heureux ceux qui, voyant passer les humains comme des troupeaux que la mort mènent, s'écartent, et cherchent une autre voie, s'il en est une, qui conduise à la vie!

Heureux, dis-je, les esprits clairvoyants qui regardent et pensent, et qui méditent un point que les autres oublient. Quel est ce point? Ce point capital, c'est la mort! Heureux ceux qui discernent le mouvement qui les emporte, et ne se croient pas immobiles sur une terre immobile, et contemplant la marche et le but, c'est-à-dire un rapide passage et la mort! Vrai point de vue de tout le tableau de la vie, ô mort, heureux celui qui t'aperçoit, et qui, à ta lumière, critique la vie avant de l'entreprendre!

Celui-là sort du rêve. Il s'éveille! Ses yeux s'ouvrent; il voit la double face des choses, commencement et fin, vie et mort.

Mais peut-être ne comprend-il pas? Peut-être aperçoit-il la mort comme un néant, qui neutralise et efface tout l'être de la vie. Alors commence la crise désespérée de l'âme. Sortie de la grossière béatitude des sens, l'âme est vide, désolée, et saisie de terreur, en face de l'effrayante image et de l'inévitable mort! Il faut qu'elle se replonge, par peur, dans le sommeil, qui maintenant ne sera plus que factice et fiévreux, ou bien il faut qu'elle trouve un point d'appui pour sa vie éveillée.

Ce point d'appui, c'est la sagesse, c'est la vraie science, c'est la vraie foi, c'est l'union à l'unique immobile, qui ne passe point et ne meurt point.

Si, dans ce désespoir, l'âme trouve Dieu, si dans cette crise du milieu de la vie, elle s'élève, au lieu de se précipiter, c'est un autre état qui commence.

Mais comment enseigner ce qu'est cet autre état?

Cet état, c'est l'intelligence et la vraie pratique de la mort. C'est la vie traversée au de là de sa limite présente (1).....

Oui. Mais nous n'avons pas le courage de mourir.

C'est bien à tort. Car en tous cas la mort vous tient. Quoiqu'on fasse, on mourra demain. Qu'avez-vous donc à perdre? Pourquoi ne pas employer la mort à glorifier la vie, à dilater et traverser, dès ce monde, cette courte vie au delà de sa limite présente? Mais la crainte tient les hommes esclaves sous le joug du présent, resserrés dans les limites connues, et chargés de toutes les vieilles chaînes.

(1) GRATRY, *De la connaissance de l'âme*, t. I.

La masse des hommes, qui tourne le dos à la mort et qui fuit devant elle, constitue le troupeau de la mort. La mort est le pasteur, et le genre humain le troupeau. Plus on tourne le dos, plus elle frappe. Plus on va vite, plus elle vous écrase de fardeaux ! Mais que dire de celui qui la regarde en face et qui marche sur elle ! Comprenez bien ceci : L'homme qui marche au devant de la mort, marche en sens contraire de la mort. Cela est manifeste. Il l'a rencontré, c'est vrai ; mais libre, mais éveillé, mais debout, mais en face. Il la traverse, elle passe, et lui aussi. Mais elle, qui est la force répulsive de Dieu, la force qui repousse le vide et le néant, le mensonge et le mal, elle emporte du corps et de l'âme qui se sont laissés traverser de part en part, elle emporte ces obstacles à Dieu, ces obstacles, innés ou acquis, dont nous sommes pleins. Elle brise l'obstacle, et nous fait traverser la vie, au delà de sa limite présente. Nous passons de l'autre côté, dégagés, purifiés, baptisés dans notre être, nous entrons dans la sphère centrale d'attraction, dans la région de la vie croissante (1).

Il faut qu'on me pardonne cette longue citation. Que dis-je ? il faut qu'on m'en sache gré, car ces pages sont admirables de pensée et d'expression ; et le Père Gratry, auquel j'ai fait tant d'emprunts pour tracer cette esquisse, n'est pas cité, médité comme il devrait l'être ; parmi les rares qui le connaissent, plusieurs disent : " C'est trop haut... de tels remèdes sont inaccessibles." Quelle erreur ! la plus humble religieuse d'un couvent de village met chaque jour en pratique cette haute philosophie dont, je le veux bien, elle ne connaît pas la théorie.

L'observance de la règle apprend, oblige à ne voir dans la vie qu'un moment, et à considérer *pratiquement* l'éternité comme étant le seul but de l'existence, but auquel on doit penser sans cesse, sans prendre trop garde aux choses qui passent...

Alors l'équilibre, la paix s'établit dans le cœur, il n'y a plus contradiction entre ses aspirations et la fuite constante de toutes choses qui échappent, échappent de plus en plus à mesure que, l'âge venu, on voudrait les fixer davantage. Sans doute, l'amour, la possession de Dieu, le perfectionnement de soi-même, but vers lequel tendent tous les efforts de la vie religieuse, reculent sans cesse ; oui, mais ce but recule en se laissant voir de plus en plus net, de plus en plus beau et sans lasser jamais. Voilà donc ce qu'est la vie religieuse : détachement des choses contingentes, attachement à ce qui est le vrai but de la vie, à ce qui lui donne son sens, à ce qui en fait le vrai prix, possession de soi, modération des désirs, développement complet de l'âme dans toutes ses puissances, il n'y a rien en tout cela qui soit opposé à la nature raisonnable, bien au contraire...

C'est pourquoi il arrive qu'en cherchant " d'abord le royaume

(1) GRATRY, *De la connaissance de l'âme*, t. II.



de Dieu," les religieuses trouvent "tout le reste par surcroît." Tout le reste, c'est-à-dire, dans ce monde, la paix, le bonheur du cœur, bonheur garanti par le renoncement, la limitation que si rarement nous savons nous imposer à nous-mêmes et pourtant indispensable.

Maurice de la SIZERANNE.

*Les Sœurs aveugles.*



## Le Ruminai

(suite)

La Basilique Emilia n'était qu'à quelques pas du Comitium. Trois Sybilles de marbre en gardaient le seuil, attentives, semblait-il, à des événements nouveaux, et comme prêtes à prophétiser encore. L'Apôtre et le Philosophe vinrent s'asseoir entre deux colonnes du portique. "Restons là, dit Sénèque. Les Sybilles qui nous font face nous tiendront compagnie. Nous les prendrons, s'il vous plaît, pour arbitres de nos différends, si nous en avons quelqu'un. Voyez! On dirait déjà qu'elles prêtent l'oreille. L'audience est ouverte: commençons."

La basilique Emilia voyait se déployer autour de sa colonnade de marbre phrygien, comme une végétation d'édifices de tous les âges. C'était l'arc de Fabius, la Curia Julia rebâtie par Auguste, les Rostres, le temple de la Fortune, le temple de Saturne, le temple de Jules César, celui de Castor et de Pollux près du lac de Juturne, autant de pages d'histoire écrites elles-mêmes sur d'autres pages effacées par le temps.

C'était là que s'était arrêté l'incendie qui, l'année précédente, avait commencé à éclater entre le Cœlius et le Palatin, et avait dévoré tout ce vaste quartier de la Ville éternelle. L'immense chaos de décombres était encore là, dans tout son désordre et son horreur, sous les yeux. La flamme avait souillé ce qu'elle n'avait pas détruit, et l'on suivait sa trace aux longs sillons de fumée qui noircissaient jusqu'au faite les palais éventrés, les colonnes décapitées, les temples à demi-écroulés, et les maisons sans nom qui ne formaient plus qu'un monceau de briques calcinés et de pierres croulantes.

Sénèque en prit occasion de rappeler avec horreur ce qu'il avait vu de ses yeux : le feu consumant d'abord les boutiques remplies de matières inflammables dans la vallée qui sépare le Palatin et le Cœlius ; bientôt l'ovale immense du grand Cirque tout embrasé ; l'incendie dévorant les constructions entassées entre les collines, puis gagnant les sommets, entourant le Palatin d'une ceinture de flammes, se détournant du Capitole, courant à travers le Forum, consumant les maisons de la Voie sacrée, détruisant la région alors si peuplée d'Isis et de Sérapis, ravageant le Cœlius, l'Aventin, la vallée qui sépare le Palatin et l'Esquilin, n'épargnant que les monuments isolés et enfin ne s'arrêtant, faute d'aliments, que devant le grand abattis de maisons qu'on lui avait opposé au pied de cette dernière colline. Rome avait flambé durant six jours et six nuits.

Paul ne se lassait pas de contempler cette vaste tombe où étaient couchées tant de victimes, et de laquelle s'exhalait encore une odeur de mort.

—“ Vous ne me dites pas tout, répondit-il à ce récit. Après le grand fléau, vous ne me dites pas le grand crime. Vous ne dites pas, Sénèque, les chrétiens mes frères livrés comme incendiaires à la fureur populaire ; les chrétiens mis en croix, enveloppés de peaux de bêtes pour être exposés aux déchirures des chiens ; les chrétiens enduits de poix et de bitume, comme autant de torches humaines, et ainsi, attachés à des poteaux dans les jardins de César, éclairant la course des chars où triomphait Néron Auguste, quatre fois consul, proclamé vainqueur et immortel !”

Le philosophe rougissait. Paul lui demanda pardon :—“ Exaucez-moi, Sénèque, je ne devrais pas oublier que lorsque de cruels devins inspirés par l'enfer poussaient Néron à multiplier les supplices, vous l'en avez détourné, et arrêté son bras (1). Non, vous n'êtes pas de ceux qui, dans l'impuissance de nous convaincre d'aucun crime, nous déclarent convaincus de haïr le genre humain, pour se donner le droit de nous vouer de ce chef à tous les genres de supplice.” (2)

L'indignation soulevait son cœur, et reprenant : “ Nous, haïr le genre humain ! Mais vous ne savez peut-être pas que, tandis que notre accusateur, monté, en habit de théâtre, sur une

(1) Dion Cassius, *Histoire romaine*, LIX, 18.

(2) Suétone : *Afflicti supplicii christiani genus hominum superstitionis novæ et maleficæ*. *Nero*, 16.—Tacite, *Annales*, xv, 44.

tour de son palais, se donnait le spectacle de ce brasier sublime qu'il avait allumé; tandis que là, Néron, une lyre à la main, chantait l'épigramme troyenne sur l'incendie d'Ilium, eux ces maudits, ces chrétiens, se jetaient au-devant des flammes pour leur arracher leur proie, au péril de leurs jours? Vous ne savez pas qu'on les voyait, eux, recueillir et sauver les vieillards, les femmes, les enfants de ces mêmes Romains qui le lendemain accouraient pour repaître leurs regards du supplice de leurs libérateurs?

—“ Oui, Paul, vous dites vrai, j'ai détesté ces horreurs. Ces affreux supplices des vôtres, je les ai vus aussi; j'en ai frémi, et j'en frémis encore. Mais j'en ai en même temps tressailli d'admiration, car c'était un spectacle digne du regard de l'univers que celui de ces braves. “ Rien ne les put effrayer, ni le fer, ni les “ croix, ni les chaînes, les flammes, ni la bande des bêtes féroces se “ repaissant d'entrailles, ni les chevalets, ni les crocs, ni le pal “ enfoncé dans le corps de la victime, ni l'écartèlement des “ membres, ni la tunique enduite de matières inflammables (1). “ Parmi ces douleurs atroces, pas un seul n'a faibli, ni gémi; pas “ un n'a supplié; pas un n'a protesté. Que dis-je? ces héros, ils souriaient d'allégresse (2).”

Tant de courage, tant d'ardeur m'enlevaient l'âme malgré moi. C'étaient des êtres surhumains que ces hommes; je les applaudissais dans mon cœur. Seulement je les plaignais... S

—“ Vous les plaignez... Et de quoi?

—“ Me pardonnerez-vous, Paul, si je le dis? Je les plaignais de mettre tant de conviction, de courage et de magnanimité au service d'une chimère... ”

—“ Une chimère! Hélas! je ne le savais que trop, Sénèque: le mystère que je prêchez est un scandale pour les juifs et une folie pour les gentils. Mais pour nous qui croyons, c'est la vertu du Christ et la sagesse de Dieu.

—“ Mais non, Paul, je ne suis pas de ceux qui taxent en bloc de folie la doctrine que vous prêchez. La clémence, la bonté, le mépris des richesses, la patience, la force, nous sont chers comme

(1) Sénèque, *Lettre 14 à Lucilius*.

(2) *Lettre 78*. M. Allard, qui cite ces deux passages applicables seulement aux chrétiens, ajoute: “ Le sourire ineffable du chrétien expirant pour son Dieu dans les jardins du Vatican poursuit comme une vision à la fois douce et poignante l'imagination émue de l'ancien précepteur de Néron. Comme tous les Romains de ce temps, Sénèque a bien des fois vu mourir; il n'a jamais vu mourir comme cela.” P. Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, p. 52.)

à vous. Mais tout cela n'a pas besoin de descendre des cieux. Qu'avons-nous à faire des dieux pour être sages? Le sage est plus grand que Dieu. Il porte son Dieu en lui. Dieu est lui, lui est Dieu. Dieu est le corps, nous les membres (1). Tel est, Paul, le dernier mot de la philosophie: il n'y en aura plus d'autre. Et si nous voulons renouveler, relever ce monde qui s'abîme dans la boue et le sang, il est temps qu'on fasse une nouvelle morale, laquelle ne devra rien qu'à la raison de l'homme et se passera de Dieu.

—“ On ne se passe pas de Dieu, Sénèque. Et trop des vôtres l'ont essayé en se refusant à le reconnaître dans la puissance de ses œuvres. Ils sont inexcusables ces esprits qui se sont orgueilleusement égarés dans leurs propres pensées.”

Sénèque sourit amèrement: “ Oui, et ces égarés s'appellent Zénon, Epicure, Chrysippe, Aristippe, Cléanthe! Mais non, pour vous, chrétiens, de tels hommes ne comptent pas. Une meilleure doctrine se lève: elle nous viendra des Juifs, paraît-il. Quelle sera-t-elle? Et de quel grand nom, Paul, l'appellerez-vous? De votre nom, je présume?... ”

—“ Sénèque, ne riez pas de moi. Il n'est qu'un nom dans lequel les hommes trouveront le salut, le nom devant lequel tout genou, fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers, le nom de Jésus-Christ, Dieu béni dans tous les siècles.” (2)

Sénèque fronça le sourcil et détourna la tête. Ses yeux rencontrèrent alors les statues des Sybilles. Il lui sembla qu'à ce nom de Jésus, le marbre avait tressailli, et que les trois prophétesses avaient incliné leurs fronts en même temps.

\* \* \*

Sénèque devint caressant. Il rappela à Paul le courage que l'Apôtre avait montré naguère au prétoire de Néron. Avec une telle éloquence et une telle fierté, que ne se faisait-il le disciple

(1) Sénèque: *Quid est aliud natura quam deus, et divina ratio, toti mundo et partibus ejus inserta?... Nec natura sine deo est, nec deus sine natura. (De Beneficiis, cap. VIII.)*

*Quid est deus? mens universi. Quid est deus? Quod vides totum, et quod non vides totum. (Quest. natur., præf. I.)*

*Sapiens nihilo se minoris æstimat Deo... par Deo surges Epist. XXXI et LXI. -- Prope est a te deus, tecum est, intus est. Membra sumus corporis magni. (Ep., XLI et XCVII.)*

(2) Paul, *Ep. Philipp., II, 10.*

d'une meilleure sagesse, lui citoyen romain, pour sauver la patrie qui penchait vers sa ruine?

Paul se redressa, étonné, stupéfait que ce philosophe courtois eût pu seulement songer à le séduire. Toutefois il se contenta de sourire, car il avait une grande compassion pour cette âme.

— “ Quant à moi, reprit Sénèque, c'est à ce salut de Rome, c'est à son rajeunissement par la philosophie que j'ai employé ma vie et que j'ai consacré ma plume et mon génie. J'ai pris dans le stoïcisme ce qu'il a de plus élevé, de plus noble, de plus pur, de plus universel. Je lui ai fait parler le langage le plus humain, je lui ai prêté les formes les plus aimables, pour qu'elles lui soient un vêtement d'immortalité. C'est fait; Rome et l'Empire sont à lui désormais. Et ne voyez-vous pas que déjà notre philosophie éclaire les sommets supérieurs de la société? Patriciens, sénateurs, chevaliers, affranchis, hommes nouveaux, tous à l'envi, tous ceux qui pensent, qui lisent, se réclament d'elle à cette heure. Autour d'elle, se sont groupées les lettres, l'éloquence, la poésie. Les noms de Quintilien, Lucain, Silius-Italicus, Pétrone, Pomponius-Mela, mes disciples, et pour la plupart mes compatriotes, sont-ils venus jusqu'à vous? D'autres leur succéderont, qui jetteront le même éclat sur nos doctrines conquérantes. Devenus désormais celles de l'élite des intelligences, elles séduiront par leur fierté même les maîtres du monde. Et attendez cent ans, moins que cela peut-être, attendez: le stoïcisme montera sur le trône des Césars, le manteau du philosophe remplacera le manteau de pourpre sur leurs épaules sacrées, et l'Empire est à nous. . .

Paul l'écoutait tranquille. — “ Mais à nous aussi, Sénèque, le salut de Rome est cher, et non seulement de Rome, mais de toute créature qui est sous le ciel. N'est-ce pas pour la baptiser et la régénérer que le Christ nous a envoyés porter la Bonne Nouvelle à toutes les nations? Et que venons-nous faire, sinon délivrer le monde de la servitude et de la corruption pour l'introduire dans la liberté et la gloire du Fils de Dieu?

— “ S'il en est ainsi, Paul, eh bien, unissons-nous.

— “ Oui, unissons nos âmes dans le lien de l'amour et de la vérité.

— “ Unissons nos mains aussi pour travailler ensemble à cet immortel ouvrage. . . En vérité, ajouta-t-il moitié sérieux, moitié souriant, cela ferait événement dans Rome qu'un pacte d'alliance conclu entre Sénèque et Paul, ici, solennellement, devant ces



ruines funèbres. Aussi bien avouez, Paul, que ce serait un rare spectacle que la sagesse de Zénon et celle de Jésus, partant toutes deux, comme sœurs, du pied desséché du Ruminal, pour marcher de pair à la régénération de l'avenir.

— “ Un spectacle plus beau encore, et celui-là digne des regards de Dieu et de ses anges, ce serait celui de Sénèque commençant par réduire sa belle intelligence en la noble captivité de l'obéissance au Christ.

— “ Mais vous moquez-vous, Paul ? ”

Il éclata de rire.

Il y eut un moment de silence. Paul reprit tranquillement : “ Ce sera donc la guerre, Sénèque ! Le Maître n'avait-il pas dit qu'il apportait non pas la paix, mais le glaive ? La lutte est engagée entre la sagesse des hommes et la sagesse de Dieu. Ce qui va partir d'ici, de ce lieu, de ce jour, c'est la guerre, une guerre sans trêve, entre le stoïcisme et le christianisme. Elle sera longue, très longue. Ainsi que vous le disiez tout à l'heure, elle remplira tout un siècle dont elle sera l'histoire. Mais ne vous abusez point. En dépit des grands noms dont vous lui faites fête, en dépit de la science, de l'éloquence et de la gloire, en dépit des puissances dont vous lui promettez l'appui, le stoïcisme est condamné ; et finalement la victoire qui triomphera du monde, ce sera celle de notre foi. L'avenir est au Christ, car c'est dans le Christ que tout se récapitule et se résume dans le monde. C'est dans le Christ que tout se refera, que tout recommencera ; c'est en lui que Dieu le Père a résolu de tout réconcilier au ciel et sur la terre. Il règnera donc en vainqueur ; car il faut qu'il règne, Sénèque, il faut qu'il règne ! ”

En ce moment, les trois Sybilles étaient splendides à voir. Un rayon du soleil couchant illuminant leurs fronts y allumait un diadème. Leurs yeux étaient enflammés ; leurs lèvres semblaient sourire. On eût dit qu'elles allaient chanter.

\* \* \*

Sénèque réfléchissait. Paul insistait, dans cette langue de feu qui est celle de ses Epîtres : — “ Le stoïcisme est condamné parce qu'il n'a pas de Dieu, qu'il ne veut pas de Dieu, et que conséquemment ses pauvres vertus humaines ne sont que des vertus d'orgueil, qui ne referont pas le siècle et qui ont déjà reçu leur vaine récompense en ce monde. — Le stoïcisme est condamné,

P  
q  
n  
P  
n  
se  
pi  
m  
pe  
se  
  
qu  
De  
div  
rép  
rai  
sup  
cro  
cha  
bea  
cita  
de  
sem  
adr  
imm  
“ V  
com  
décl  
Mai  
car  
offer  
qu'il  
  
insta  
Chri  
Dieu  
subst  
pour  
  
(1) T  
spei t  
aut via

parce qu'il n'a pas de cœur, parce qu'il n'a pas d'amour; parce qu'il n'aime pas Dieu, parce qu'il n'aime pas l'homme, parce qu'il n'aime pas le pauvre, le malheureux, l'infirme, l'ouvrier, l'esclave, l'enfant, tout ce qui ne peut rien, tout ce qui n'a rien, tout ce qui n'est pas, mais avec quoi Dieu a résolu de refaire tout ce qui sera. — Le stoïcisme est condamné, parce qu'il n'a pas de ciel, parce qu'il n'a pas d'espérance, parce qu'il ne sait pas que ce court moment de tribulation, qui s'appelle la vie, n'est rien auprès du poids immense de gloire que nous amassons et dont le prix nous sera révélé dans l'immortalité."

Sénèque essayait de se débattre sous l'étreinte de cet aigle qui le tenait ainsi suspendu dans ses serres, entre la terre et le ciel. Dans sa langue déclamatoire, tantôt ondoyante, chatoyante, diverse, tantôt sentencieuse, brillantée, captieuse, le philosophe répliquait, protestait, se dérobaît, prenant tour à tour le ton de la raison et du rire, de la pitié et de l'ironie, de l'autorité et de la supplication, de l'amitié et du dédain. Il riait de la folie de la croix, il alléguait pompeusement les héros de la patrie, il encensait chacun des grands noms de la philosophie. Il redisait les plus beaux passages de ses écrits sur la vertu, et, plus que ses écrits, il citait ses exemples. Les chrétiens en pourraient-ils jamais produire de plus nobles? En témoignage de son magnanime désintéressement, il rappela le discours que l'année précédente il avait adressé à Néron, pour le conjurer de lui reprendre les richesses immenses et les splendides jardins qu'il tenait de sa libéralité. "Viens à mon aide, lui avait-il dit. Comme un soldat épuisé, comme un voyageur lassé, j'ai besoin, vieux comme je suis, d'être déchargé de ce fardeau devenu trop lourd pour mes forces." (1) Mais les Sybilles elles-mêmes riaient de cette creuse rhétorique, car qui donc à Rome ignorait que le courtisan disgracié n'avait offert à Néron que ce que Néron était sur le point de lui ravir, et qu'il ne sacrifiait ses biens que pour garder sa vie?

A tous ces sophismes, Paul répondait par un nom qui à chaque instant jaillissait de son cœur, de ses lèvres: le nom de Jésus-Christ. Le stoïcisme ne veut pas de Dieu; mais voici que "le Dieu de toute miséricorde nous a envoyé son Fils, la figure de sa substance, la splendeur de sa gloire, revêtu de l'humanité, anéanti pour nous jusqu'à prendre la forme d'esclave."

(1) Tacite, *Annales*, XV, 53, 54: Quatuordecimus annus est, Cæsar, ex quo spei tuæ admotus sum, etc. — Mihi subvincendum est, quomodo in militia aut via fessus adminiculum orarem, etc.

Sénèque louvoyait, essayant de faire prendre le change: "C'est cela, disait-il, c'est ainsi que, dans mes lettres, j'ai tracé le portrait du juste: "être intrépide, tranquille, supérieur aux "hommes, marchant l'égal des dieux, en qui est descendue une "vertu divine, qui par une partie de lui-même réside encore au "lieu de son origine, comme le rayon qui reste attaché au soleil. "Être grand, être saint, qui daigne s'abaisser vers nous, afin de "nous initier de plus près aux choses divines et nous servir de "modèle (1)." Voilà ce que j'ai écrit. Mais, Paul, cet être sacré, c'est l'être humain transformé par la philosophie, et voilà pourquoi, comme vous, j'ai dit, j'ai écrit qu'il le faut révéler ?

Paul répondait: "Non, Sénèque, toute comparaison est injurieuse à Dieu. Celui qui au commencement était dans la forme de Dieu n'a pas pris un nom d'emprunt en se faisant égal à Dieu. Car il est Dieu, Sénèque, Dieu béni dans tous les siècles, et il le faut adorer !"

Alors on l'attendait pousser vers ce Dieu béni, trésor de la terre et des cieux, ces cris d'amour qui retentissent dans chacune de ces Epîtres; "Pour moi la vie c'est le Christ. Ma vie est cachée, ensevelie dans la sienne. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ en moi. Je ne puis rien que par lui; je ne sais rien que Jésus, et Jésus crucifié. Crucifié avec lui, je porte ses stigmates dans ma chair, et j'achève en moi le complément de ses souffrances. Qui donc me séparera de la charité de Jésus-Christ? La tribulation, la misère, la faim, la nudité, le péril, la persécution, le glaive? Tous ces maux, nous les surmontons pour l'amour de Celui qui nous a tant aimés.

— "Paul, répondait Sénèque, ce que vous dites là est beau comme un poème d'amour. Mais que peut-il pour vous ce Christ qui n'est plus en ce monde?"

Alors Paul lui parlait de l'immortalité. Le stoïcisme n'a pas d'espérance, pas de ciel. Et Paul ouvrait sur la tête du philosophe ce ciel où le Christ est assis à la droite du Père et où ceux qui meurent pour le Christ iront vivre avec lui. Au-dessus de la patrie romaine, il faisait apparaître "cette autre patrie céleste que nous, voyageurs lointains, nous saluons de nos désirs et comme de nos baisers. C'est là qu'est monté le premier de ceux qui sont

(1) Sénèque, *Lettre LXI*: Si hominem videris interritum periculis, ex superiore loco homines videntem, ex æquo deos, non subibit te veneratio ejus? Animum excellentem moderatum, omnia tamquam minore transeuntem, quiquid timemus ridentem, cælestis potentia agitatur... Quis ergo est hic?...

ressuscités d'entre les morts. C'est là qu'à son tribunal, chacun devra rendre compte du bien ou du mal qu'il aura fait, car rien de ce qui est en nous n'est caché aux yeux de Dieu. La mort ennemie sera détruite alors. Les justes iront à la vie et les méchants à la mort sans fin. Et nous les méprisés, les opprimés, nous chanterons : Grâces soient à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ Notre-Seigneur !”

En entendant ces dernières paroles, Sénèque parut se troubler. L'Apôtre ne s'en aperçut pas. Il était tout entier à la vision de Celui qu'il avait contemplé autrefois dans le ciel des cieux : “ Je désire, s'écriait-il dans son ravissement, que mon enveloppe tombe, pour être avec le Christ... La mort pour moi est un gain... Qui me délivrera de ce corps de mort pour être avec le Christ?... Faut-il mourir, faut-il vivre ? Lequel choisir, je l'ignore. S'il faut rester, je resterai ; mais mon désir est d'être détruit pour être avec le Christ. Cela est le mieux pour moi !

— “ Oui, Paul, répondit Sénèque, le mieux est de mourir. Et, moi aussi, l'heure venue, le monde verra bien comment je saurai le faire... ”

— “ Vous le saurez faire, mais pour qui ? Car à quoi bon la mort, si elle n'est le rendez-vous d'une grande espérance, ou l'immolation à quelque grand amour ?

— “ Un grand amour ! Mais lequel ? Vous êtes bien heureux, Paul, de garder ces ardeurs qui seules peuvent donner quelque prix à la vie. Il est bien heureux aussi, le Maître que vous servez, d'avoir des serviteurs qui se passionnent pour lui jusqu'au delà de sa tombe ! ”

Il s'arrêta, se tut pendant quelques instants, puis amèrement il reprit : “ Moi j'ai servi un autre maître, je lui ai tout donné, mes forces, mon génie, ma vie. Je lui ai sacrifié ma popularité, mon amitié, mes idées... hélas ! ma conscience même ! Il ne me reste plus qu'à lui donner mon sang. Il me le demandera ; je le lui livrerai quand il voudra le prendre. Il en aura rarement fait couler de plus illustre et de plus pur. Mais lui il ne me paiera pas par l'immortalité et la béatitude. C'est à eux seuls que nos maîtres réservent ces apothéoses, comme le juste prix de leurs divines vertus... ”

Sa figure se contracta, et se tournant vers le Palatin : “ Néron, Néron ! c'est à toi, que j'avais tout donné ! ”

A ce cri on eût dit que les Sybilles émues s'apprêtaient à répondre. Sénèque fixa l'une d'elles : plus il la regardait, plus

elle lui rappelait les traits de la superbe Agrippine, aux jours de ses colères. C'était la Sybille de Cumès. Cumès, Baïa, Agrippine, Anicetus, Néron, toute la sanglante tragédie qui s'était jouée dans ce golfe, près de cette île, en cette nuit du parricide, sous un ciel étoilé, ce naufrage, ce poignard, tout ce drame féroce et perfide d'un fils meurtrier de sa mère se représenta aux yeux de Sénèque avec la rapidité et la vivacité de l'éclair. Puis il se revit lui-même écrivant pour Néron la lettre abominable adressée au Sénat, pour justifier le bourreau et flétrir la victime. C'était tout cela qu'il lisait dans les yeux enflammés de la Sybille dont le nom seul lui rappelait ce rivage ensanglanté, maudit.

Sénèque était accablé. Se tournant vers l'Apôtre : " Paul, j'ai assez vécu ! J'aurais du moins pour me survivre la philosophie immortelle dont j'ai donné à Rome l'enseignement et l'exemple. Partons ! "

\* \* \*

Il descendit de la Basilique et l'Apôtre avec lui. Le temps pressait. La journée, qui avait été étouffante, menaçait de s'achever par un violent orage dont les sept collines se renvoyaient déjà les premiers grondements. Le vent, soulevant la poussière, tourbillonnant en gémissant entre les édifices incendiés du Forum, comme une plaine funèbre.

Sénèque et Paul se rapprochèrent ensemble du Riminal où, une heure auparavant, ils s'étaient rencontrés. Au même moment l'ouragan fondant sur le figuier, l'enleva comme un brin de paille, en déracina le pied, et en pulvérisa les derniers branchages qu'il emporta et dissipa dans les airs. Le tonnerre venait d'éclater, la foudre l'avait touché ; du vieux survivant de tant de siècles il ne restait plus que la place.

Romulus et Rémus n'étaient point descendus pour défendre leur premier berceau. Le Riminal avait vécu.

Sénèque frissonna : " Tout est fini, dit-il.

— " Non, dit Paul, tout recommence. Pierre vient d'entrer à Rome pour y inaugurer un règne spirituel qui n'aura pas de fin. C'est l'humble et pauvre Souverain de qui les successeurs enverront leurs commandements plus loin que ceux des Césars. Et demain ce Prince auguste, qui est aussi pour nous le Pontife-Maxime, montera à un autel où il immolera pour la première fois à Rome la Victime sans tache, la seule qui ait la puissance d'ôter le péché du monde. "

Les deux amis se séparèrent.

(1)  
ago s  
cogit  
tuten  
est lil  
spect

(2)



Sénèque rentra dans la riche maison de campagne où, depuis quelque temps, il vivait retiré pour se faire oublier de ses envieux et de Néron, auprès de Pauline son épouse. Il lui raconta avec tristesse que le Ruminal n'était plus, et le funeste présage qu'il en tirait pour Rome, *quod prodigiū loco habitum est*, comme l'écrivit Tacite. Il ne lui dit rien de son entretien avec Paul de Tarse, sinon ces paroles qui en résumaient son impression: les chrétiens sont bien heureux, et ils deviendront puissants, parce qu'ils ont au cœur un invincible amour. C'était pour lui toute une révélation de l'avenir. Puis, prenant ses tablettes, il écrivit à son disciple Lucilius ces lignes suprêmes: "Changeons désormais de vouloirs. Ma vieillesse ne peut plus aimer ce qu'à aimé ma jeunesse. Ma vie n'a plus qu'un but, qu'une pensée: voir la fin de tant de maux. Pour cela, que ne puis-je mettre toute ma vie en un jour? Car ce jour peut être le dernier pour moi. Il ne s'agit plus de bien vivre désormais, mais de bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir sans regret. Très cher Lucilius, j'ai assez vécu. J'attends la mort d'un cœur rassasié. Adieu!" (1) C'était la résignation sans espoir.

De son côté, Paul rentra dans le pauvre quartier du Trans-tèvre, parmi ses frères les ouvriers, les petits marchands, les soldats, les esclaves, au nombre desquels s'en trouvaient de la maison de César. Il ne leur parla pas de sa rencontre avec Sénèque. Il était triste en pensant à cet infortuné... Pour se consoler, il écrivit une dernière lettre à son disciple Timothée "dont il ne cessait de porter la mémoire dans ses prières, et le jour et la nuit." C'était pour l'exhorter à travailler et combattre en bon soldat du Christ, et à tout supporter pour le salut que Jésus réserve à ses élus, avec la gloire céleste: "Si nous souffrons avec lui, nous règnerons avec lui. Quant à moi je m'en vais, et le temps est proche de la ruine de ce corps. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à aller recevoir la couronne que me garde pour ce jour prochain la justice du Seigneur mon juge." (2) C'était l'espérance radieuse.

(1) Sénèque, *Let. à Lucil.*: Desinamus quod volumus velle. Ego certe id ago senex ne eadem velle videar quæ puer volui. Hoc opus meum est, hæc cogitatio: imponere veteribus malis finem... Paratus exire sum. Ante senectutem curavi ut bene viverem, in senectute ut bene moriar. Bene autem mori est libenter mori... Vixi, Lucili carissime, satis, et jam mortem plenus expecto. Vale.

(2) S. Paul, II *ad Timoth.*, iv, 5-8.

A la fin de cette même année, 65 de Jésus-Christ, Paul apprit un jour que Sénèque avait reçu de Néron, son élève, l'ordre de se donner la mort (1). Il l'avait acceptée stoïquement, subie solennellement, déclamant des discours pompeux sur la philosophie à ceux qui l'entouraient, tandis que, couché dans son bain, il regardait son sang couler lentement de ses veines. Affectant de poser pour le Socrate romain, il avait, comme Socrate, essayé de la ciguë et, comme Socrate aussi, offert en libation quelques gouttes de la coupe mortelle à Jupiter libérateur. "Je vous lègue comme trésor l'exemple de ma vie," dit-il à ses amis. Ce fut son dernier adieu.

Cependant Pierre et Paul, Romulus et Rémus, jetaient ensemble les fondements d'une Rome nouvelle. L'arbre de la croix qu'ils y plantaient allait étendre ses rameaux sur la ville et le monde. Il devait vivre plus longtemps que n'avait fait le Ruminant.

Deux ou trois ans après la mort de Sénèque, en 67 ou 68, tous deux ensemble donnaient leur vie pour Jésus-Christ, humblement, simplement, mais généreusement, joyeusement, après s'être séparés en s'embrassant comme frères.

La couronne que Paul avait appelée, Pierre et lui allaient la recevoir de leur divin Roi, dans le ciel.

Mgr BAUNARD.

*Autour de l'histoire.*

(2) S. Jérôme: Hic Seneca ante biennium quam Petrus et Paulus coronatur a Nerone interfectus est. (*Lib. de viris illustr.*, cap. XII.)

## CHANT NATIONAL

### "CHANTONS LE PEUPLE CANADIEN"

Feuille de 4 pages. Paroles et Musique.

L'unité. . . . .	1 ct.	— franco	2 cts.
La douzaine. . . . .	10 cts.	—	" 12 cts.
Le cent. . . . .	75 cts.	—	" 80 cts.

Le même avec accompagnement tel que celui publié dans le présent numéro.

L'unité.....	5 cts.
La douzaine.....	40 cts.